ennui tombant à l'improviste dans sa vie si calme, où tout — même les aventures — avait sa place marquée, arpenta le salon.

Tout à coup :

— Au diable les filles précoces ! s'écria-t-il. Cela bouleverse tout, d'un mot, d'un regard, d'un signe...

Son geste enveloppait les précieux bibelots épars sur les meubles, les porcelaines mignardes et galantes, les vases irisés et les potiches exotiques rares, où des roses agonisaient, roses blanches, écloses à Cannes ou à Nice, sur la côte d'Azur, *la Riviera*, envoi de ses admiratrices. — On eût dit, soudain, en ses prunelles, l'indice d'une crainte, celle qu'éprouverait un collectionneur maniaque de voir une chatte gentille bondir, souplement, — entre les pièces de son musée, — bondir encore, insoucieuse.

XXI

LE REVERS D'UNE MÉDAILLE

Montvèdre avait, alors, trente-sept ans.

Depuis longtemps, six ans à peu près, il en avait fini avec les difficultés des débuts ; il occupait, à présent, une place, bien nettement marquée, au premier rang des auteurs sérieux, et qui, malgré cela, sont lus et aimés.

Montvèdre touchait à l'apogée de sa célébrité. Ses romans, d'un style clair, fleureté d'élégance, d'une grande pureté, plaisaient aux femmes par la tendresse qu'il y savait répandre, par la chantante harmonie des phrases, la délicatesse infinie des sentiments développés au cours de ses œuvres, par les « nuances de sa pensée virtuose », comme avait écrit de lui, au cours d'un éloge dithyrambique publié dans la « Revue Mauve », un jeune critique écouté, qui était une femme.

Son livre de début, *Ame féminine*, lui avait conquis, très vite, les sympathies des amoureux de tendresse raisonneuse ; on admirait le perpétuel contraste qu'il mettait entre la fatalité de la passion et le mépris fréquent de l'être aimé, ses tares sentimentales. Il se plaisait à rechercher l'illogisme

des actes et des pensées chez les amants, — à peindre la genèse des renoncements et les déceptions d'amour ; il choisissait les cas spécieux près de sentiments imperceptibles aux yeux superficiels, ou capables seulement de voir les causes évidentes des souffrances humaines.

Il avait donné, ensuite, d'autres romans successifs : *Faussetés*, *Cœur d'amante*, *Les Vierges femmes*, *Roses d'Amérique* ; un recueil de vers, *Corolles et Sourires* ; des portraits de touche fine, *Aquarelles et silhouettes* ; de plus, quelques hautes études, de psychologie pure dans les revues les plus estimées.

Il était doux et énergique, prêchait une indulgence miséricordieuse, — infinie — aux fautes d'amour, en montrant les circonstances atténuantes. Il incriminait l'éducation incomplète donnée aux femmes, et si peu faite pour les préparer aux luttes morales.

Les déchéances amoureuses qu'il dépeignait, lui inspiraient plus de pitié que de blâme : il fallait, d'après lui, avant de les flétrir, chercher les causes — parfois sublimes, — par où elles doivent être absoutes, admirables souvent, dès que l'on savait en voir les raisons vraies.

Montvèdre avait pour lui toutes les âmes tendres ; les jeunes gens épris de la femme trouvaient, heureux, en ses œuvres, des excuses à d'indignes voluptés, des raisons aux lâchetés amoureuses où se

plaisent les compliqués modernes. Les femmes se délectaient, en ses romans, à la câline musique des mots, à l'écheveau des cas de conscience que le romancier s'appliquait à dévider ; elles évoquaient sa tendresse immense, l'indulgence dont il savait envelopper leurs fautes, même les pires.

C'était un amoureux doué d'une sensibilité exquise, — une âme de prêtre laïque, douce aux afflictions et accueillante aux repentirs. Il n'humiliait pas les coupables, il les relevait à leurs propres yeux. Montvèdre était, au dire de ses contemporains, un audacieux, ne craignant pas de battre en brèche les préjugés de son temps, de s'élever contre les partis pris et les injustices.

Il plaidait la liberté de l'amour avec, pour seule loi, la franchise loyale. Sa théorie favorite était que, seuls, étaient coupables la dissimulation et le mensonge entre époux, de même qu'entre amants. Il admettait l'évolution en amour, l'erreur possible et prêchait la séparation conclue ouvertement, flétrissant les trahisons, les maquillages sentimentaux qui, dévoilés, causent les drames. C'était aussi le subtil analyste des jalousies et des souffrances où s'enlisent les amants sincères, le peintre des nuances et des phrases passionnelles. Il excellait à rendre intéressantes les femmes. « L'étroitesse des idées sociales — avait-il écrit — les emprisonnent ; elles s'évadent. »

Il excusait, sur leur nervosité excessive, leurs

coups de tête, les extrémités où les amènent, parfois, l'injustice et la tyrannie des hommes, montrant l'éternel vasselage des êtres faibles, auxquels les forts opposent les lois qu'ils ont faites pour eux, contre elles.

Certes, ces idées n'étaient pas neuves ; mais le psychologue les mettait au point exact de l'époque, très au courant de la vie moderne, des milieux qu'il préférait décrire. Il adaptait, avec habileté, des théories éternelles aux particularités saillantes des âmes contemporaines. Un chroniqueur, Schavyl, avait dit de lui, et le mot fit rire :

« — Quand Montvèdre cuisine, si la viande est la même que celle du voisin, la sauce est autrement épicée. »

Il savait, en effet, par l'originalité claire de son style, la richesse de son vocabulaire, renouveler l'intérêt autour du problème, dès longtemps formulé, et qu'il tentait de résoudre.

Avec cela, Montvèdre était du monde, on le recevait volontiers ; les salons aristocratiques ouvraient leurs portes à l'écrivain, élégant et bien élevé, dont les audaces mêmes restaient de bon goût.

Il aimait dépeindre les milieux riches et raffinés, se montrait heureux de l'accueil que lui faisaient les « honnestes et grandes » dames.

Il fréquentait, d'ailleurs, autant qu'il pouvait, les salons cosmopolites aussi bien que les coteries les plus fermées du noble faubourg, accueillait

également les avances aristocratiques et les invitations des riches banquiers.

Le demi-monde, — le gratin, — l'avait également choyé ; les femmes de théâtre, les « épinglées » de marque aimaient son exquise urbanité, ses manières affables. Sa voix — il avait fait des conférences appréciées — caressante et chaude, avec des sonorités infléchies soudain en tendresse, lui avait valu de nombreuses conquêtes, des sympathies. On lui savait gré — pour la rareté du fait, peut-être, parmi les hommes de lettres — de la recherche de sa tenue, bref, un peu de son snobisme, — un mot qu'il avait mis à la mode.

Il faisait partie d'un cercle chic.

Montvèdre était beau, d'allure robuste, que corrigeait la langueur de ses gestes. Son visage, aux traits accentués, s'éclairait de grands yeux brun foncé, très doux, adoucissant l'expression un peu dure du visage. Des cils, très longs et recourbés, les ombrageaient, voilant l'acuité du regard ardent, le nuançant de tendresse.

Sa vie se partageait entre le travail des matinées, les visites et les rendez-vous, les dîners dans le monde, le théâtre, le cercle. Il faisait de fréquents voyages, disparaissait des mois, séjournait dans les pays de soleil, à Venise, en Sicile, regagnait Paris avec un livre achevé. Il s'en venait recueillir les échos du succès, reprendre, quelque temps, sa vie d'écrivain à la mode.

Il avait eu de nombreuses liaisons ; quelques-unes étaient restées fameuses : c'était l'un des hommes les plus aimés de Paris, de l'amitié duquel les femmes tiennent à honneur de se parer.

En dix ans, il avait conquis un public enthousiaste, presque exclusivement féminin ; chacune de ses œuvres nouvelles provoquait des enthousiasmes. C'était l'un des maîtres du roman, l'un des fayoris, le chef d'une école psychologique et d'un mouvement qui s'affirmait :

il avait créé le féminisme.

Les admiratrices passionnées de Montvèdre, et ceux qui recherchaient en ses livres la philosophique et substantielle moelle d'une psychologie réputée personnelle et hardie, se seraient indignés si quelque indiscret eût affirmé, par l'étalage de la vie même du romancier, son égoïsme féroce.

Pourtant, deux traits composaient tout le caractère de l'homme, dont l'écrivain et le penseur étaient les humbles esclaves : l'orgueil et l'égoïsme.

Montvèdre avait, théoriquement, toutes les indulgences ; mais il n'eût pas voulu se montrer, en un quelconque endroit public, avec un camarade moins fortuné que lui, moins élégant, dont l'apparente familiarité eût pu ternir son renom de hautaine gentilhommerie.

Montvèdre était un parvenu. Pour rien au monde, il n'eût voulu convenir d'une intrigue avec une femme obscure, une fille du peuple, par

exemple. Il comprenait les relations amoureuses comme un luxe dont on doit tirer une profitable publicité : ses amours, comme ses vêtements, il les prenait de bonnes marques.

De même, il n'eût point vanté de jeunes talents, par crainte des concurrences possibles ; il préférait tisser, autour de génies anciens, des commentaires de paroles scintillantes, faisant œuvre de critique observateur, en marge des admirations imposées. Il avait découvert des primitifs pour la France, à l'intar des grands esthètes londonniens. Mondain par vanité, encore plus que par goût, il lui plaisait de voir son nom dans les gazettes, parmi les plus en vue de la « gentry ».

Volontiers, cependant, n'eût été son insatiable besoin de réclame, il eût vécu retiré, travaillant ou rêvant à ses heures ; peut-être eût-il aimé sa vie laborieuse d'autrefois, menée, sans obligation, dans un décor luxueux, pour sa seule joie personnelle de raffiné sincère, amoureux des belles choses.

Une ambition de gloire, d'abord, l'avait poussé au travail ; ses premières œuvres avaient été de consciencieuses études de vérité, délicatement ouvrées ; Montvèdre était un incomparable artisan de phrases mélodieuses.

Le succès venu, son appétit de luxe lui créant des besoins sans cesse renouvelés, il avait cherché plutôt à continuer de plaire, avait travaillé

pour la vente, sans plus se soucier de la sincérité des pensées émises.

Ses premières publications lui avaient valu des lettres innombrables de lectrices, curieuses de lui soumettre des sentiments et des résistances personnelles ou de l'intriguer. Il avait pu juger, par là, de l'influence qu'il pouvait exercer sur l'esprit des femmes de son temps, le parti matériel qu'il pouvait tirer de cette clientèle aussi fidèle que productive.

Certains louaient Montvèdre de l'audace qu'il avait de soutenir certaines thèses : on lui savait gré des blâmes, des indignations qu'elles avaient soulevé chez les critiques du vieux jeu, et ces attaques n'avaient fait que lui attirer une recrudescence de célébrité. En réalité, Montvèdre, en soutenant les femmes dans toutes leurs prétentions, en les représentant comme des victimes perpétuelles des hommes, ne songeait qu'à augmenter par là sa vogue et ses revenus.

Au fond, il méprisait les femmes, connaissant leurs tares sentimentales et corporelles ; il savait, de plus, leur rouerie et leur force — faite de leur faiblesse même et des égards qu'elle impose. Il connaissait leur puissance par l'amour et leur tyrannie. N'en avait-il pas connu dont le bonheur résidait à soumettre à leurs caprices des intelligences — des femmes très heureuses de voir s'abaisser, devant elles, des supériorités qu'elles admiraient et de les détruire ?

Il n'avait jamais voulu se marier, embarrasser sa vie d'une femme, — trop, « égotiste » pour vouloir se préoccuper d'une autre personne que de lui. L'idée d'être lié, pour toujours, lui était insupportable plus que toute autre. Il avait ouaté sa vie de bien-être, gardait des habitudes régulières que troublaient seules ses foucades amoureuses, sensuelles et courtes — sans que, jamais, il s'y attardât.

De nombreuses amies le venaient visiter. Vis-à-vis d'elles, il se montrait amoureusement poli ; il les « semait », toutefois, dès qu'elles essayaient de prendre pied dans son existence.

Il acceptait les hommages comme choses dues : c'étaient piments à sa vanité, agréablement chatouillée.

Son appartement était toujours orné de fleurs que lui envoyaient, anonymement, ses admiratrices inconnues — ou jointes à d'amoureuses missives. Il avait eu des tendresses brillantes, s'en était fait une prestigieuse auréole. On lui en prêtait d'autres qu'il ne démentait ni ne confirmait, souriant de sa renommée d'homme à bonnes fortunes flatteuses. Une fois, une nuit de bal, dans un petit salon, où ils croyaient être seuls, il avait été surpris baisant les épaules de la comtesse de Véran, la fille du richissime Américain Ralph Prentice, et, aperçu, il avait, aussitôt, causé gravement avec elle, puis était allé se perdre parmi les invités, avec une demi-discrétion d'homme heureux d'avoir été vu. — Deux jours

après, il se battait à l'épée avec le comte de Véran, et il était légèrement blessé à l'épaule, « comme un baiser de l'épée », dit-il.

Il avait commencé ses relations purement mondaines en acceptant les invitations que ses premiers succès lui avaient attirées ; intrigant, il avait su se faire bien venir des femmes qui se piquent d'intelligence ; il devint leur confident, les amusant de paradoxes, de sophismes délicatement exprimés — des excuses jolies dont il parait leurs caprices.

Il avait, enfin, deux faces : l'une, celle de l'écrivain à la mode, salonnier par intérêt et par gloriole ; l'autre, celle de l'homme avide de bien-être et de jouissance, sensuel et raffiné, aimant l'étude et tout ce qui constituait, à ses yeux, la beauté dans la vie humaine. Celui-là s'admirait et contemplait son double ; l'un veillait l'autre, le choyait avec des tendresses exclusives.

Montvèdre n'avait pas d'amis, mais ses camaraderies restaient cordiales : on respectait le lutteur, l'artiste aussi, estimé pour la clarté précieuse de son style, sa perversité délicate et caressante.

Des mots, où transparaissait son orgueil, avaient amusé par leur suffisance, mais lui étaient pardonnés pour l'esprit qu'ils contenaient. Rencontrant un confrère, un ami, qui l'avait, au temps des débuts, aidé à se produire, il lui demandait, comme l'autre ne lui parlait pas de son roman :

— Tu as reçu mon livre ?

— Oui, je te remercie, j'en aime l'aimable dédicace : *A mon premier admirateur.*

— Oui — fit Montvèdre, en souriant — c'est un titre.

L'homme ne se cachait pas les ravages, les perturbations dont l'écrivain était coupable ; il pouvait, rien que parmi ses connaissances et dans les ménages où il comptait des adeptes et des amies, constater l'effet dissolvant des doctrines qu'il soutenait, d'œuvre en œuvre.

Peut-être, s'amusait-il, lui-même, de ce contraste du bourgeoisisme conservateur de ses idées avec sa réputation. Il s'était dit, souvent, que son premier soin, s'il se mariait, serait d'interdire à sa femme la lecture de ses livres.

Enfin, Montvèdre était un homme de grand talent et de goût, insoucieux de tout ce qui n'était pas sa personnalité, ni bon ni méchant, spirituel et séduisant : un conquérant par son intelligence et par sa robustesse évidente, — deux forces qui l'imposaient.

Tel était l'homme dont Mlle Suzanne de Jussieux, perverse ingénue, rêveuse d'idéal, avait fait son idole, le douant de toutes les tendresses, le croyant capable de l'amour entier qu'elle souhaitait de toute son âme ardente, avide d'une affection où seraient satisfaites sa passion de beauté morale, ses aspirations à partager de la gloire ; il était Paul Montvèdre, en résumé, un notable commerçant.

Elle était, la pauvre petite illusionnée, la tard venue frappant, trop tard, à l'huis fermé dont étaient rouillées les ferrures; — trop vieux était le cœur de l'hôte et paresseuses ses mains pour les caresses désirées; trop peureuse son âme incapable d'accepter la charge lourde d'un amour qui eût changé sa vie.

XXII

VERS L'AMOUR

M. de Jussieux, rentrant chez lui, se buta contre son fils, qui allait sortir.

— Ah ! te voilà, Ernest... J'ai à te parler.

— A moi ! Tu vas encore me faire de la morale ? Je ne t'en veux pas. Tu remplis ta fonction de père.

— Les fils doivent écouter.

— J'allais le dire.

— Ecoute-moi donc... Ta sœur a dû se confier à toi, et, nécessairement, tu es au courant de son intrigue.

— Quelle intrigue ?

— Est-ce bien vrai que tu ne sais rien ?

L'autre continua à faire l'étonné; son père lui raconta tout. Fly ne broncha point ; il écouta M. de Jussieux comme si ç'avait été le premier mot qu'il eût appris de cette aventure. Il semblait ne s'émouvoir en rien du récit de son père, et quand celui-ci conta sa visite à Montvèdre, Ernest eut un sourire sceptique et amusé.

— Tu as été chez Montvèdre ? Epatant, papa ! En avez-vous dû faire deux têtes, tous deux, en